

TOURAINÉ

**MAURICE GENEVOIX
ET SES SÉJOURS EN TOURAINÉ
DANS *TRENTE MILLE JOURS***

Pierre BRUNEL*

RÉSUMÉ :

Maurice Genevoix a écrit *Trente mille jours* quand il avait 89 ans, donc en 1979. Le livre a été publié en 1980 aux éditions du Seuil, l'année de la mort du grand écrivain. On y retrouve une ode à la Loire, et une deuxième mention, après celle de son *Bestiaire*, du village de Champigny-sur-Veude où résidait sa grand-mère Marie qui vivait auprès de son fils cadet, Albert Genevoix, oncle de Maurice et notaire du village.

ABSTRACT:

In 1979 Maurice Genevoix was 89 when he wrote *Trente Mille Jours*. The publisher Seuil brought out the book in 1980, the year the great writer died. In it we find an ode to the Loire and a second mention, after the one in his *Bestiaire*, of the village Champigny-sur-Veude, where his grandmother Marie lived with her younger son Albert Genevoix, Maurice's uncle, the village solicitor.

Maurice Genevoix avait décidé de laisser, avant de disparaître, ces Mémoires dont il précise, p. 27, «le dessein et le souhait profond» : «partager, n'aller ainsi au-devant de moi au fil des jours qui m'ont été donnés, n'y poursuivre ma ressemblance que pour marquer une dernière fois, pendant

* Membre de l'Académie des Sciences morales et politiques.

qu'il en est temps encore, l'aloï du témoignage qu'auront laissé mon passage et ma vie».

Genevoix a la pratique et, si je puis dire, l'art du soulignement. C'est ainsi qu'au début de la quatrième partie de *Trente mille jours*, il souligne qu'en août 1914, «la mobilisation était la guerre» (p. 123-124). De même, dès la première page du livre, il insiste sur le fait que la maison paternelle était devenue «notre maison» et qu'elle se trouvait dans «un gros bourg du Loiret», mais portant le nom de «Châteauneuf-sur-Loire» (p. 7).

Le 31 juillet 1914, avant même de connaître son ordre d'affectation, sans savoir que son régiment, le 106^e d'infanterie, avait déjà quitté sa garnison pour couvrir au-delà de la Meuse le dispositif de combat, il a «obéi au secret et fort désir de dire adieu à [s]es horizons familiers», en compagnie de son jeune cousin André.

Du haut du clocher de l'église Saint-Martial, il a empli ses regards «*de bouquets d'arbres, de toits serrés et fraternels, d'horizons bleus, d'un ciel immense*», mais aussi «*d'eaux calmes et glissantes*». Parmi les arbres se trouvaient ceux qui, tels «les platanes du *Chastaing*, le grand peuplier du *Mesnil* et celui de *Marmin*», étaient des «vigies debout sur la levée de Loire» (p. 125). Et tous les mots ainsi soulignés «sourdaient au fond de [lui], affleurant à [s]es lèvres comme «s'[il les eût] prononcés».

Les premières expériences de combat contre un ennemi d'ailleurs presque invisible, dans les plaines au-delà de Châlons-sur-Marne, lui ont fait percevoir «*à plein dans sa réalité absurde le grandissement soudain, la nudité aussi du corps charnel qui de toute sa chair se sent vivant et se perçoit tuable*» (p. 130). Et bientôt, en effet, tombe le premier tué, Prioux, dont il a, plutôt qu'entrevu, «*touché des yeux [le] corps abattu sur l'éteule [le chaume après la moisson], la dernière ruade de son agonie*». Ce n'était pas le Dormeur du Val, mais le dernier mouvement de résistance pour ne pas sombrer dans l'ultime sommeil, comme il y aura, aux Épargnes, l'ultime frémissement d'un très jeune soldat (p. 151).

L'expérience de la mort, Maurice Genevoix l'a faite à la guerre, il a été mis à l'épreuve du sang. Mais il l'avait faite dès l'enfance, avec la mort des animaux, et surtout en 1903, quand il avait douze ans et quelques mois, à la mort de sa mère, «la dormeuse de Noël» (p. 145) que je ne peux m'empêcher de rapprocher du dormeur rimbaldien. Et c'est elle qui sera présente pour lui, véritablement auprès de lui – il le sent –, jusqu'à son dernier jour.

Ce qui est premier, pour Maurice Genevoix, c'est le voisinage de la Loire. Et peu importe, me semble-t-il, que ce soit à Tours, où nous sommes, ou Châteauneuf-sur-Loire où se trouvait la maison maternelle, hélas trop tôt privée de la mère. Il aimait cette maison parce qu'il y avait vécu quand la famille y était au complet et qu'ils y avaient été heureux, son frère René, de trente mois son cadet, et lui. Mais il ajoute aussitôt : *« J'aimais aussi cette maison parce qu'elle était proche du fleuve. Je ne le voyais pas, mais je le savais là. Notre rue dévalait vers lui. Combien de fois depuis l'enfance, ma gaule de pêcheur à l'épaule, avais-je précipité mes pas vers ses mouilles et ses courants ! »* (p. 7-8).

Et plus loin il précise que, *« dès le printemps »*, il *« ouvrai[t] toute grande l'une des fenêtres, celle qui s'orientait vers la Loire »*. Et il précise : *« Au revers des maisons du bourg, bordant une frange de jardinets, sinuait un sentier qui existe encore aujourd'hui et que les anciens cadastres désignaient de ce nom parlant : Sentier de Roanne à la mer. »*

Le mouvement de sa plume était alors et est sans doute au moment où il écrit ses mémoires associé à celui de la Loire. Son *« grattement menu »*, son *« soupir fluide »* s'accordent à *« la Loire »*, au *« courant de la Loire qui atteint l'étrave d'une pile, se soulève au musoir de pierre, s'entr'ouvre en éventail, et passe... »*.

Aussi plus tard a-t-il voulu *« une maison au bord même de la Loire »*, mais toujours dans l'Orléanais. Ce sera sa maison des Vernelles, découverte en 1927, quand il avait trente-sept ans, définitivement acquise en 1930, quand il en avait quarante et où, comme il le précise, il a *« fixé son ancre, pour vingt ans »*. Il disposait de la *« manne providentielle »* que lui avait valu le prix Goncourt décerné à son roman *Raboliot* en 1925, dont l'action se situe plutôt en Sologne. Il avait hésité entre deux autres maisons, situées chacune sur une rive différente du fleuve, mais c'est celle du Val qui l'avait emporté, dans un lieu *« non pas voilé, brumeux imperceptiblement, mais d'une transparence fluide, caressante, qui émane à la fois du beau fleuve déployé sous le ciel et d'un autre, invisible, né de lui et qui court, souterrain, jusqu'au puissant surgeon du Loiret qui le rend à la lumière du jour »* (p. 10).

Elle est sur la rive droite de la Loire, et c'est désormais *« ma maison-au-bord-de-la-Loire »* (p. 12). Il s'y est installé avec sa servante, Angèle (une servante à la manière de *« la servante au grand cœur »* de Baudelaire) après

la mort, en 1928, de son père, Gabriel Genevoix, ancien agent d'affaires, sans en souffrir autant que de la mort de sa mère, vingt-cinq ans auparavant. Au cours de ce même été 1928, et encore au cours de l'hiver, il a écrit *Rroû*, l'histoire du chaton noir qu'Angèle avait embarqué au départ de Châteauneuf, qui s'était échappé en s'arrêtant au retour et avait couru sans doute aux Vernelles et en y passant tout l'hiver, puis s'était ensauvagé peu à peu jusqu'à parvenir au seuil de la mort et à s'en remettre à la vieille fille qui l'avait aimé. « *Cet hiver-là* », nous confie Genevoix, « *j'étais Rroû* » comme Flaubert avait pu dire : « *Madame Bovary, c'est moi* ».

Dès les premières pages de *Trente mille jours*, il y a eu un en-arrière sur la Loire et un en-avant, dont je dois évidemment tenir compte, surtout du second, étant donné que je parle devant le public réuni par l'Académie de Touraine.

L'en-arrière, c'est le lieu de naissance de Maurice Genevoix, « Ligérien » de toute façon (c'est-à-dire originaire du bassin de la Loire, *Liger* en latin). Il est né quarante lieues en amont de Châteauneuf-sur-Loire, sur une île de la Loire, dans une « *petite ville en Loire assise* », Decize, département de la Nièvre. C'était le 20 novembre 1890. Un an plus tard, il a « *valé* » (c'est-à-dire suivi le cours de l'eau), dans les bras de sa mère, jusqu'à Châteauneuf-sur-Loire où son père tenait un vaste magasin. Un de ses oncles, le docteur Léonce Brunet –, celui-là même qui l'avait mis au monde, puis sauvé du croup, était médecin à Châteauneuf et soigna son nez qu'il avait cassé en poursuivant un chat et en tombant d'une échelle. Mais un autre de ses oncles, Albert Genevoix, était notaire à Champigny-sur-Veude, en Chinonais, et il le « *voi[t] [lui] faire signe aux premiers rangs de [s]on peuple secret* » (p. 23). C'est déjà l'en-avant et la descente de la Loire vers Tours.

Maurice Genevoix, plus loin dans *Trente mille jours*, en dit plus long sur cet oncle Albert Genevoix, frère cadet de son père (p. 33). Champigny-sur-Veude, c'est donc, précise-t-il, « *un village du Chinonais, proche de la Devinière où naquit François Rabelais* ». Et plus tard, quand il lira l'épopée de la guerre picrocholine, il croira le reconnaître en frère Jean des Entomeures, « *le gros frocard des entomeures* ». Par cet oncle, il a découvert ses origines genevoises, et celles du nom de Genevois, devenu Genevoix par contamination avec un x qui serait creusois, car l'histoire de la famille était passée par la Creuse.

C'est passer du côté des grands-parents maternels, les Balichon, donc du côté de Châteauneuf, au côté des grands-parents paternels, les Genevoix, évoqués dans les pages 45 et suivantes, et vivant en Chinonais, précisément à Champigny-sur-Veude, près de leur fils Albert, le notaire. Maurice, René et leurs parents y allaient seulement deux fois l'an, pendant les vacances d'été. Et 200 km environ séparent Champigny de Châteauneuf : « *il y fallait huit heures et trois changements de train, à Orléans, à Tours, à Chinon* ». Ce grand-père Genevoix, pharmacien à Paris, avait cédé son officine pour rejoindre sa femme Marie à Champigny après la mort en 1892 de leur belle-fille, l'épouse d'Albert, qui laissait un petit garçon, Paul, que Maurice a retrouvé plus tard au lycée d'Orléans. Ce grand-père Genevoix est mort lui-même, septuagénaire, en 1896.

En famille on disait que Maurice était du côté Genevoix et René du côté Balichon.

Je suis très frappé par le retour à l'enfance, et surtout à la petite enfance de Maurice Genevoix, alors qu'en 1980, l'année de la publication de *Trente mille jours*, il se sentait proche de la mort qui survint en Espagne, à Javea, le 8 septembre 1980. J'étais alors, avec ma famille, à quelques kilomètres de là, à Denia, où nous avons acheté un appartement, étant amoureux de l'Espagne et en particulier de cette côte au sud de Valencia, la Costa Blanca.

C'est un trait qu'il a en commun avec Yves Bonnefoy, qui nous a laissé, avant de mourir le 1^{er} juillet 2016, ce livre admirable, *L'Écharpe rouge*, où il se revoit en « *enfant au bord de l'eau* », allant paisiblement avec un autre petit garçon qui n'est peut-être encore que lui-même, avec des cannes à pêche, et devine, dans cette « *apparente insouciance* », « *le pressentiment d'un désir d'écriture cherchant sa voie* ». Ce n'étaient pas encore les bords de la Loire, mais ceux du Lot, quand Yves allait passer avec ses parents les vacances d'été dans le village de ses grands-parents maternels, les Maury, Toirac, avant de revenir à Tours, « *la ville de l'exister quotidien* » (p. 39), où ses parents s'étaient installés d'abord dans un appartement étroit, rue Galpin-Thiou, puis dans une maison, rue Lobin, jusqu'à la mort de son père, en 1936, l'année de ses treize ans.

« *Peut-être* », écrit Maurice Genevoix dans *Trente mille jours*, « *si le délai m'en est par bonheur accordé, retournerai-je demain vers ce monde fascinant de la petite enfance. Car je le sens qui bouge et qui s'anime au fond*

d'un horizon que j'ai cru longtemps très lointain, et que je sais maintenant, de jour en jour, plus proche en vérité de l'horizon inconnu vers lequel m'acheminent mes pas. Et ce sera mon dernier livre » (p. 52).

Cette petite enfance, il ne l'a pas passée en Touraine, mais bel et bien à proximité des bords de la Loire. L'école, la « *grande école* » où son père le conduisit pour la première fois quand il avait six ans, en passant par « *la venelle du Mouton* », se trouvait dans un quartier, celui où les maisons dites « *maisons du Coteau* » « *alignent au soleil leurs terrasses et leurs charmilles, sourient à l'ample vallée, aux méandres brillants de la Loire, à la côte de Sologne qui bleuit à l'horizon* » (p. 56-57).

On aurait tort de croire que, dans *Trente mille jours*, les pages concernant la Première Guerre mondiale laissent loin derrière elles le Val de Loire. Et c'est à un autre val immédiatement que l'on pense, encore celui du *Dormeur du Val* de Rimbaud qui « *a deux trous rouges au côté droit* ». L'équivalent en est la mort de Prioux, quand le combat faisait rage dans les plaines de Sommaisne et de Pretz-en-Argonne. Tout d'un coup, Genevoix eut la sensation d'un vide à son côté. Il a « *entrevu* », ou, moins encore, comme il le précise, « *touché des yeux un corps abattu sur l'éteule, la dernière ruade de son agonie, un soldat tué* ». Et il ajoute : « *Ce souvenir, cette sensation-là, ce vide persistant et glacé, tout proche, là où il y avait un homme, je ne m'en suis jamais délivré* » (p. 132).

Dans ces pages, Maurice Genevoix pense encore à ses années d'enfance à Châteauneuf-sur-Loire, au chevreau blanc de Céleste, l'intendante du magasin, à la mort de César, le cheval percheron, à la difficile réparation de sa jambe cassée, en 1899, quand il avait huit ans et demi, et encore à la mort de sa mère, quand il avait douze ans et quelques mois. Alors même que, sur les champs de bataille proches de Verdun, il « *sent[ait] physiquement les "affres de la mort" fondre sur lui et le saisir* », voici que, « *plus réelles que la futaie de hêtres et que le bruit énorme de la mitraille, des images* », écrit-il, « *passaient devant ma vision intérieure, extraordinairement rapides, éclatantes, indiciblement douces et cruelles d'autant* ». Et ce sont encore des images de Châteauneuf-sur-Loire : « *le Magasin, le jardin de grand-mère Clotilde, les cris de joie de notre bande écolière, Mademoiselle Suzanne devant le tableau noir de l'Asile [l'école maternelle]* » (p. 155).

Je suis frappé par le fait que, dans *Trente mille jours*, non seulement une vie s'écoule, mais tout coule. C'est l'illustration du *panta rhei* d'Héraclite, mais aussi, de manière plus immédiate, le mode de sensibilité propre à celui qui est né dans une île de la Loire, dont le lieu de vie préféré est la « *maison-au-bord-de-Loire* » et qui a eu dès la petite enfance l'impression que son fleuve natal, son fleuve vital, entraînait tout dans son cours et communiquait à tout ce qui l'entourait une impulsion essentielle.

Ainsi en est-il des « *petits sentiers* » conduisant les enfants de « l'Asile », de Châteauneuf-sur-Loire. « *Ces petits sentiers viennent de l'Est, du Mont-aux-Prêtres, un tumulus du temps des druides. Ils coupent la rue Saint-Nicolas et s'enfoncent au creux du bourg. Sinuant alors au revers des maisons, [...], ils coulent à travers la cité un souvenir de campagne et d'espace qui les rend à leur nom et à leur vrai destin : Sentier de Roanne à la mer* » (p. 28).

Et quand il considère sa vie entière, Maurice Genevoix retrouve non seulement cet « *instinct de liberté qui [l']a toujours habité* », mais « *le fil des Petits-Sentiers* » qui lui a servi en quelque sorte de fil d'Ariane et dont, écrit-il, il « *retrouve invinciblement l'image exaltante et parfaite* » (p. 29).

Au début du chapitre V, il évoque les lectures de son enfance, retenant surtout un livre peu connu, *L'Enfant des bois* d'Elie Berthet, détrôné il est vrai par *Le Livre de la jungle* de Rudyard Kipling (p. 161-163). Puis il pense à ses professeurs du lycée d'Orléans, à sa fringale de lectures, en particulier en classe de seconde, quand il avait comme professeur de lettres Émile Chénin dont il devait découvrir dix ans plus tard qu'il était l'écrivain Émile Moselly, couronné par le prix Goncourt pour *Terres lorraines* en 1907 (p. 165-167).

Curieusement, les livres de Balzac contenus dans l'énorme caisse de livraisons à dix centimes acquise par son père dans une vente publique sont l'objet d'un regard plus critique, en particulier quand ils touchent aux pays de la Loire, en particulier à Saché (p. 167-168). Maurice Genevoix l'accuse même de mensonges, et se rappelle qu'au temps où il faisait des conférences, il avait intitulé l'une d'elles « *Les mensonges des romanciers* ». Il aurait été étonné, explique-t-il, si à ce moment-là quelqu'un lui avait dit qu'il deviendrait romancier. Mais il reconnaît que, quand il l'est devenu, il lui est arrivé de mentir à son tour et même qu'il a découvert la nécessité du mensonge pour accéder à « *cette vérité seconde* » qui est « *la vérité vraie* ».

Je ne peux m'empêcher de penser à René Girard, l'académicien disparu le 4 novembre 2015, et à son livre *Mensonge romantique et vérité romanesque* (1961).

Après sa blessure de guerre, les longs mois d'hôpital et de convalescence qui suivirent et sa réforme définitive, il redevint Parisien de septembre 1916 à janvier 1919, choisissant d'être logé, grâce au secrétaire général Paul Dupuy devenu son fidèle ami, dans l'une des chambres disponibles de l'École Normale Supérieure, sous les toits.

Et c'est là, ainsi que dans sa chambre sur les Petits-Sentiers, à Châteauneuf-sur-Loire, qu'il a écrit ses trois premiers livres sur la guerre (p. 191) dans l'ensemble plus tard réuni sous le titre *Ceux de 14* : 1, *Sous Verdun* (1916); 2, *Nuits de guerre* (1917); 3, *La Boue* (1921); 4, *Les Eparges* (1923). Viendra s'y ajouter, quelque cinquante ans après les premiers tomes, *La Mort de près* (1972).

La Loire a compté dans la naissance de l'écrivain, quand, à la demande de son père, Maurice Genevoix a « valé » librement dix jours, au cours de l'été 1907, avec le baccalauréat, à condition de lui écrire tous les deux jours. Il avait dix-sept ans, et pense à Rimbaud, à « *On est pas sérieux quand on a dix-sept ans* » (cité p. 170).

Ce sont des jours qui comptent, assurément, dans *Trente mille jours* : « valer » à bicyclette, sur un vieux vélo, « dans la bonne poussière veloutée où le ronflement des pneus, faisant silence tout à coup, laissait jaser contre l'oreille, furtive et fraîche, l'haleine de la Loire prochaine » (p. 169-170).

En 1919, c'est comme une seconde naissance, dans le Val. Maurice Genevoix avait compris, en quittant Paris cette année-là pour raison médicale, que sa vraie vie était dans le val de Loire, qu'« au-delà même de [s]on salut, [elle était] là où [il] [l']avait menée, depuis [s]on retour à Châteauneuf, à la Croix-de-Pierre, entre la Loire et la forêt », « face à la longue côte de Sologne » (p. 197).

De tous les livres écrits à Châteauneuf, de *Sous Verdun* à *Forêt voisine*, c'est *Rémi des Rauches* (1922) qui lui semble refléter le mieux, « et sans qu'il en soit dit un mot », l'ivresse de ses retrouvailles avec sa province : « *La Loire y est partout présente et par elle ses riverains, paysans et pêcheurs. L'intrigue est simple, toute inspirée d'un thème élémentaire, un amour, une nostalgie, un retour : mais chaque page en est sous-tendue par une disposition de l'être,*

un « engagement » qui se vit à mesure et qui requiert le rythme du chant » (p. 198).

Sa fille Sylvie a présenté ce roman, *Rémi des Rauches*, comme « la merveilleuse histoire du jeune homme amoureux de la Loire ».

La Sologne venait après la Loire dans *Raboliot* en 1925, et elle était sans doute la *Forêt voisine* (publié en 1933). Il s'explique sur ce retour vers la Sologne p. 200, son oncle y ayant acquis, au retour de la guerre, un territoire de chasse. D'où sa rencontre difficile avec le braconnier Carré-Depardieu, alors qu'il logeait chez le garde-chasse et sa femme. Raboliot est le nom d'un lapin de la forêt, « un lapereau hasardé hors du nid souterrain ». Il y aura encore le cerf rouge dans *La Dernière Harde* (1933), le cerf de *La Forêt perdue* (1967).

L'ensemble des premiers livres de Maurice Genevoix atteste une alternance, un mode de création qu'il qualifie lui-même de « contrasté » (p. 194) : la cruauté de la guerre, l'évasion vers la Loire, même si, hélas, des hommes de son terroir, des camarades même, sont tués, tel Porchon, Orléanais comme lui (p. 192). La Loire apporte au blessé, au convalescent, à l'homme meurtri, une « sérénité » dans laquelle, écrit-il, il s'abîme (p. 193). Le mot « sérénité » est repris quand il évoque une promenade qu'il fit, à la mi-juillet 1918, la nuit, allant marcher au bord de l'eau. « J'étais heureux » (p. 194). Mais cette sérénité est brisée par d'« étranges pulsations » au loin, un vague grondement fiévreux : « à quarante ou cinquante lieues de là, porté sur l'eau jusqu'à mon oreille, un bombardement monstrueux ébranlait la nuit et le monde ». Et c'est cette nuit-là, en rentrant dans sa chambre, qu'il dit avoir écrit ses pages les plus fidèles sur le calvaire des Eparges. Et c'est le lendemain que les journaux annonçaient la contre-offensive de Foch aux abords de Villers-Cotterêts.

De l'alternance, de 1918 à 1922, il donne un résumé dans la page qui suit (p. 196) : *Jeanne Robelin* avant *La Boue* (1921), *Rémi des Rauches* (1922) avant *Les Eparges* (1923). Il avait alors quitté Paris, fuyant l'épidémie de grippe espagnole, celle qui a emporté, entre autres, Guillaume Apollinaire.

Pour le blessé revenaient des images du Val-de-Loire, et Maurice Genevoix les évoque en tête de la V^e Partie de *Trente mille jours*. Mais dans la quiétude d'une nuit près de la Loire, il a perçu aussi, en juillet 1918,

« *d'étranges pulsations, à peine perceptibles d'abord, fondues ensemble dans un vague et battant grondement, mais fiévreux, traversé d'accalmies et de spasmes, peu à peu soulevant l'horizon, s'épandant, boursouflant sa trappe ronronnante comme de grosses bulles sonores une à une éclatant* » : « *à quarante ou cinquante lieues de là, porté sur l'eau jusqu'à [s]on oreille, un bombardement monstrueux [qui] ébranlait la nuit et le monde* » (p. 194-195). C'était, même à proximité de ce lieu d'apparente quiétude, le grondement des artilleries déchaînées.

Après la guerre, après son retour en Val-de-Loire, il avait l'impression de « *valer* » de nouveau tout en écrivant une œuvre de plus en plus abondante. C'était le mode nouveau de ce que Rimbaud, en temps de guerre, appelait « *la liberté libre* » dans la lettre que, de Charleville, il écrivait à son professeur Georges Izambard le 2 novembre 1872. En 1979-1980, Maurice Genevoix presque nonagénaire se rappelle : « *Je travaillais beaucoup, libre dans la liberté même qu'avait souhaitée mon adolescence et qui maintenant était la mienne* » (p. 228).

Certes, il y avait des allées et venues. D'Orléans à Paris. Mais aussi d'Orléans à la Touraine par exemple quand il retrouvait douze ans après et au-delà, dans sa Genauraye tourangelles, son ancien compagnon de blessures en 1915, Maurice Bedel (1883-1954), le lauréat du prix Goncourt, en 1927 précisément, pour *Jérôme, 60° latitude nord* (p. 229, p. 246-247).

Maurice Genevoix revient vers la famille paternelle, donc vers la Touraine, quand, dans *Trente mille jours*, il évoque ce jour où il monta dans un autocar, à Tours, pour aller, en « *pèlerin du souvenir* », à Champigny-sur-Veude s'y recueillir sur les tombes de ses grands-parents paternels, de l'oncle Albert et de son fils Paul.

Il n'indique pas la date, mais c'était sous l'Occupation, quelque temps après sa dernière rencontre, fortuite elle aussi, en mai 1942, avec Max Jacob dans l'autocar qui le conduisait de Gien à Châteauneuf-sur-Loire. Sans que la date soit indiquée, on peut sans hésiter retenir l'année 1943, qui fut celle de la mort du peintre français d'origine lithuanienne Chaïm Soutine.

C'était en effet cet homme, « *jeune encore, au visage durement marqué, aux yeux très sombres mais pleins de flammes* » qu'il avait vu monter en même temps que lui, dans l'autocar de Tours. Il le retrouva en train de peindre, sous

les arbres des bords de la Veude, puis partant bientôt à grands pas. Il voulut, dès le lendemain, prendre rendez-vous avec lui dans l'auberge de Champigny où celui qu'il avait cru vaguement reconnaître s'était installé avec les deux femmes qui l'accompagnaient dans l'autocar et dont l'une avait un bébé dans les bras. Mais quand il vint au rendez-vous, l'aubergiste lui apprit qu'atteint d'un ulcère à l'estomac, qui avait perforé dans la nuit, il avait dû être, à l'aube, emmené à Tours, et il en était mort. Son nom ? C'était bien Chaïm Soutine (p. 249-251).

Ces mêmes pages nous valent une description de la Veude. C'est, écrit-il, « *une rivière de prés, sans courant, qui sinue à travers des pâtures entre de hauts peupliers. Elle est peu poissonneuse et mon adolescence bordait un peu la marmaille des vairons qui pullulait à Chasné. C'est un moulin à eau dont les issues attiraient en foule ces poissons lilliputiens, mais chamarrés au temps du frai de couleurs somptueusement irisées.* »

Il s'agit bien là, p. 249, d'un souvenir précis de Touraine. Le « *Voyageur autoritaire* » se rendait comme lui-même à Champigny-sur-Veude. Ils se sont retrouvés au bord de la rivière où l'un, Genevoix, allait pêcher les vairons, l'autre peindre des toiles.

La fréquentation des peintres a été pour Genevoix une manière de retrouver la Loire. C'est le cas dans sa relation avec Claude Rameau qui en fait une « *vineuse rivière* », car il était ami des vigneron (p. 245).

Maurice Genevoix parle de lui-même comme du peintre qu'il n'a pas été et que pourtant il n'a pas cessé d'être (p. 245). Il a peint, écrit-il, à peine une toile tous les deux ans, mais toutes détruites, sauf deux ou trois contre son gré. Il avait pourtant l'intention de peindre encore, si « *quelques années de plus lui étaient données* ».

Peindre la Loire ? Tel a bel et bien été l'un de ses projets. Mais précisément n'en a-t-il pas été le peintre dans une partie importante de son œuvre littéraire, et tout particulièrement dans *Trente mille jours ?*

